

Le brouhaha des voix des étrangers se répercute et résonne sous l'immense toit. Trois notes se font entendre et couvrent un instant les autres sons, suivies par l'annonce enregistrée qui devance l'arrivée d'un train. Puis l'agitation continue dans un étrange ballet orchestré par l'impatience de chacun. Les personnes défilent, avec tout autant d'odeurs de parfums, de cigarettes et plastiques, le roulement des bagages les suivant au rythme de leur marche.

Au milieu du bazar, elle est assise sur un banc et écoute les langues se mélanger sur le passage des voyageurs, les yeux fixés loin devant elle, du haut de ses dix ans.

Le dos droit, les mains sur les genoux et la valise à ses pieds immobiles à une dizaine de centimètres du sol, sa posture dégage un calme presque sévère, d'autant plus surprenant du fait de son âge et du contraste avec le monde qui l'entoure. La petite semble spectatrice des autres, de ces éclats de vies pressées et des retrouvailles émouvantes, impassible sur son banc, seule dans la gare. Elle écoute, perchée sur son silence, et attend.

Avec un froissement de veste, un homme s'assoit dans un soupir soulagé, après avoir déambulé d'une démarche lente au son du claquement d'une canne. Il pose son sac, son odeur de café remontant aux narines de la gamine.

Pendant de longs instants, la fillette reste aussi immobile que l'homme, le regard toujours droit devant elle : deux êtres silencieux et attentifs, figés de patience au cœur d'un tourbillon bruyant de passants se bousculant et s'évitant dans un flot continu.

Elle patiente sans rien faire, ses pensées bien loin d'ici.

« Tu as le regard de ceux que le voyage attend. »

La voix de l'homme, grave, à peine chevrotante, est claire malgré son timbre presque murmuré. Il a tourné la tête, et observe cette gamine qui ne bouge toujours pas. Le silence de l'inconnu souligne son attente d'une réponse qui ne vient pourtant pas. Elle écoute mais ne dit rien.

Les conversations des voyageurs complètent le vide qui s'installe entre eux. Un train repart, et des contrôleurs dirigent les touristes sur les quais, tandis que des coups de sifflets retentissent plus loin.

La fillette ne répond rien quand il lui demande : « as-tu déjà vu la mer ? »

Elle voudrait lui dire que non, mais ses parents lui ont interdit de parler aux inconnus. Alors que son mutisme se prolonge mais que sa curiosité grandit, l'homme reprend la parole.

« Voir la mer, c'est voyager : c'est voir le ciel, le monde et soi-même en même temps. Et tu as le regard de ceux que le voyage attend. »

Elle pense qu'il va se taire, abandonner devant son mur de silence... Mais il continue. Il n'a pas besoin d'entendre sa voix pour savoir qu'elle l'écoute.

Il ne parle pas fort, elle a besoin de tendre l'oreille pour l'entendre, pourtant son récit démarre, seule mélodie audible dans la cacophonie des conversations dissonantes.

Peu à peu, elle fait abstraction des dizaines de discussions, du crissement des trains, des sons résonnant sans ordre dans cette vaste gare, des odeurs, de l'ennui et la fatigue. Elle n'entend plus que les notes du piano qui s'est mis à jouer avec hésitation au cœur du brouhaha au loin.

Il lui parle de la mer avec délicatesse, perdu dans son monde. Elle écoute, se risque à poser parfois quelques questions, ses pieds se balançant dans le vide.

Il évoque ce turquoise, bleu azur ou argenté, ces teintes entre le gris et le ciel qui s'échouent par vagues et se retirent sur le sable blanc, doré, délavé, sur les roches aux profils coupants.

Il lui explique le paysage déchaîné aux pieds des phares, l'écume fracassante et le grondement qui racle et gratte la terre et la pierre, puis il décrit le temps apaisé de l'eau, lisse, à peine troublée, qui caresse les plages en chuchotis, sous les nuages lointains et cotonneux.

Il lui conte le pouvoir de la mer, les émotions écrasantes emportées, la douleur apaisée, les chagrins démêlés.

Elle s'amuse et se laisse guider par ses histoires, elle se surprend à rêver. C'est un drôle de monsieur : elle le lui dit et ça le fait rire.

Ils sont bien, loin de la gare sans avoir bougé de leur banc, dans ce monde d'ailleurs et d'imagination, bercé par la mélodie lointaine du piano.

Ça la fait voyager, assise là, sur son bateau, au-dessus des pavés devenus océan, sous le toit transformé en nuage, à écouter les vagues tourbillonnantes de passants.

Les récits se succèdent un quart d'heure, puis deux, puis trois. Le temps s'écoule sans que les deux inconnus, au milieu du mouvement perpétuel des trains, contrôleurs et touristes, ne se lassent de leur discussion. La gare observe deux drôles de personnages, une petite fille dans une jolie robe, et un vieil homme à la voix pleine d'histoires : ils sont complices dans leur voyage immobile. Puis la réalité vient les chercher sur leur bateau-banc pour les

ramener sur la berge, les quais encore bondés. Le vieil homme se lève, pour attraper le train qui l'emmènera voir sa bien-aimée qu'il a rencontrée sur une plage : le plus beau cadeau que la mer aurait pu lui faire.

Avant de partir, il lui demande : « Peux-tu me promettre d'aller voir la mer, un jour ? Ça vaut tous les voyages du monde. »

Elle pince les lèvres et le rêve retombe : non, elle ne peut pas lui promettre. Elle ne peut pas aller voir la mer, même si désormais elle en meurt d'envie. Elle rêve de pouvoir sentir la mer, de se balader sur les plages, et de toutes ces belles choses comme les couchers de soleil à admirer. Un poids s'installe sur sa poitrine, elle pleure, et d'une minuscule voix dit : « Je ne peux pas aller voir la mer. Je suis aveugle. »

Pourtant, elle l'entend répondre : « Tout le monde peut voir la mer, avec ou sans yeux. »

Et l'inconnu s'éloigne, appuyé sur sa canne. Alors elle se lève, brûlant d'une étrange lueur d'espoir. Elle veut réaliser son rêve, et d'une voix forte, presque en criant elle lance, souriante, sans même savoir s'il l'entendra, mais surtout pour elle-même :

« Drôle de monsieur ! Je vous le promets : un jour j'irai voir la mer ! »

5991 signes